

**L'héritage de la chouette de Chris Marker**  
**« Olympisme ou la Grèce imaginaire » (épisode 2)**  
(1989 – 26')

**Remarque :** cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[titre] « 2 / OLYMPISME / ou / la Grèce imaginaire »

**VOF** – Le 21 juillet 1936, la flamme olympique s'allumait dans cette Grèce où vivait un lycéen de 14 ans nommé Cornelius Castoriadis, né d'ailleurs à Constantinople, comme Elia Kazan qui avait 27 ans et débarquait à Hollywood. Le petit Vassilis Vassilikos, 2 ans et était précoce, voyait passer la flamme à Salonique, avant qu'elle ne quitte la Grèce et commence une course qui la mènerait jusqu'à Berlin, 38 mois avant la Guerre mondiale. De même qu'autrefois les Grecs de toute la Méditerranée se retrouvaient à Olympie, des visiteurs du monde entier allait se rassembler là. Il en viendrait de France où Michel Serre avait 6 ans et lisait Jules Vernes, où George Steiner avait 7 ans et voyait de sa fenêtre défiler les ligues d'extrême droite en route pour le Quartier Latin où Jean-Pierre Vernant, agrégatif de philosophie, à 22 ans, se préparait à leur casser la gueule, d'autres viendraient d'Amérique et du Japon, d'autres viendraient d'Angleterre où Oswyn Murray avait juste moins 1 an. Et la flamme traverserait sans s'arrêter une Europe de royaumes imaginaires et de républiques fragiles, frôlant au passage la Roumanie où, 14 ans plus tôt, était né le Grec Yannis Xenakis et où 21 ans plus tard naîtrait Manuela Découjane.

**Manuela Smith** [transcription des sous-titres] – J'ai du mal à dissocier mon histoire personnelle, s'agissant des Grecs et de mon intérêt pour la Grèce, et mes intérêts actuels. Ce que les Grecs m'ont donné d'emblée, c'est un sentiment d'intégration de la personnalité qui était ce qui me manquait le plus, surtout dans mon contexte. C'est encore une distinction très difficile à faire. Pourtant, je dois m'y efforcer : séparer mon histoire personnelle et mes origines personnelles. Le processus par lequel on en vient à comprendre les Grecs est plus ou moins le même pour nous tous. Nous sommes passés par tant d'étapes de compréhension partielle ou de dissection, isolant un élément, concentrant notre intérêt sur ceci ou cela, travestissant le monde grec, que nous en avons acquis une vision plus globale, peut-être à la fois plus vraie et plus adaptée à nous-mêmes. C'est cela, l'intégration du monde grec. Et je le dis aussi à titre personnel : si je m'adresse à la chouette, voilà comment ça s'est passé pour moi.

**Théo Angelopoulos** – Ma relation personnelle avec les... la culture antique comme on l'enseigne à l'école, comme pour tous les Grecs. Mais pour moi, c'était une relation, au début une haine parce que s'était imposé et puis à la fin, j'ai commencé à étudier tout seul, à voir tout seul et essayer de retrouver tout seul quel était le mystère, le secret dans cette langue... qui, au moment où elle cessait d'être imposée, prenait une beauté incroyable.

**Angélique Ionatos** – Ils ont réussi très bien à l'école, en même temps que de nous donner la fierté d'être grec, de nous déguster de certaines choses, profondément. C'est-à-dire, ils nous ont enseigné l'histoire de l'Antiquité à ne jamais plus ouvrir un livre avec intérêt.

**Théo Angelopoulos** – C’était un mystère... Il y avait un secret, il y avait une beauté, il y avait quelque chose de... fascinant dans tout ça. Et quand j’ai commencé à faire des films, tout ça est retourné. J’ai fait mon premier film et curieusement, je découvre que c’est le retour d’Agamemnon et sa femme infidèle et son amant, etc. Mais c’était pas exprès.

**Manuela Smith** [transcription des sous-titres] – C’est à partir d’un manque que j’ai rencontré les Grecs : je voulais tant connaître ce monde mystérieux dont il n’y avait que des traces autour de moi. Pas d’éducation classique. Alors j’ai entrepris de lire Homère dans le texte... Enfin, d’essayer d’en arriver là. C’est ainsi que j’ai rencontré la Grèce, à cause de ce qu’elle a généralement incarné... disons dans l’esprit européen, c’est à dire la liberté.

**ITW** [transcription des sous-titres] – Si vous deviez nommer une chose que l’ensemble de la civilisation grecque a léguée au reste du monde, que serait-elle à votre avis ?

**Lee Kaminski** [transcription des sous-titres] – Démocratie, liberté et libre pensée. Trois choses qui n’en sont qu’une.

**Oswyn Murray** [transcription des sous-titres] – J’hésiterais à dire qu’une chose mérite d’être appelée vraiment grecque, car le terme « grec » désigne un idéal. Mais d’autre part, je crois que, peut-être, on devrait plutôt dire : y a-t-il une chose au monde qui ne dérive pas de cet idéal grec dans le même rapport que le bien dérive de l’Idée platonicienne du Bien ? Il me paraît difficile de concevoir un monde sans les Grecs, même s’il ne contient plus rien de grec.

**Angélique Ionatos** – Je rencontre deux attitudes qui est une attitude, d’une part, du philhellène éclairé qui est une attitude... presque, je dirais, qui moi me gêne, parce que c’est une attitude aveugle qui a tendance à... qui a tendance à évacuer la Grèce moderne. Chez lui, c’est pas important la Grèce moderne, à la limite, c’est anecdotique, et ça l’arrange pas trop, et puis... Donc on parle de... On rêve la Grèce antique à travers des survivants imaginaires d’une culture. Soit disant, on en est dépositaire, nous les Grecs modernes, mais peut-être qu’il n’en est rien, vu les mélanges qui sont passés depuis. Et donc, quand moi, en tant que Grecque, je suis évidemment mal placée pour vous parler puisque cette attitude que j’ai face à cette bête étrange qu’est le... qui est l’amoureux de la Grèce antique, c’est qu’il me voit pas en tant que Grecque moderne. Il me voit comme un mythe. Et moi, ça me gêne profondément, j’ai presque envie un peu de donner des coups de pieds et de détruire ce bel édifice imaginaire, profondément, parce que avant tout c’est les gens qui comptent et c’est les vivants, je dirais, qui compte. Et ces vivants là, d’une manière ou d’une autre, imaginaires ou réels, sont, de toutes façons, dépositaires de quelque chose.

**Manuela Smith** [transcription des sous-titres] – Je crois aussi qu’une chose très importante et intéressante chez les Grecs est la persistance de notre intérêt pour eux. Nous n’arriverons jamais à la vérité du monde grec. Mais nous pouvons en savoir plus sur nous-mêmes en étudiant les formes multiples de cet intérêt que différents siècles, différentes cultures, ont porté aux Grecs.

**Cornelius Castoriadis** – Chaque siècle européen, enfin je dis siècle conventionnellement, s’est forgé une image de la Grèce et il s’est forgé une image selon son imaginaire propre. Il y a une part énorme de projections et de mauvaises interprétations qu’il y a là. Bien entendu, il y a d’abord l’énorme accréation chrétienne. Ça commence déjà avec les pères de l’Église. On a essayé de montrer que la philosophie grecque préparait déjà à la venue et le message du Christ.

**Guivi Margvelachvili** – Le christianisme, il a justement... il a justement eu besoin du code, du code écrit, pas parlé, du code écrit grec. C'est le **Kalos Aeretae**. Tu te rappelles ? Dans un certain temps, on persécutait les chrétiens, n'est-ce pas ! On les accusait, alors là... vous mangez les enfants et ça, ça, ça, ça, ça... Hein ! Alors, les apologètes du christianisme, ils s'appuyaient sur les textes grecs, n'est-ce pas ! Alors, Il y en avait même un, Justinus Martur<sup>1</sup>, c'est le II<sup>e</sup> siècle, qui a dit, n'est-ce pas, c'est le *Kalos Aeretae*, justement, il dit « en grec :- ) ». Son interlocuteur : Alors tu me traduis, là !

Oui ! Oui, oui ! Oui ! « Tout ce qui a été dit de bon, hein, dans le monde, ça vient des chrétiens. » Platon a été chrétien, Socrate a été chrétien, Héraclite a été chrétien, Parménide, n'est-ce pas, voilà ! D'une façon ou d'une autre, c'étaient des chrétiens.

**Cornelius Castoriadis** – Alors, il faut dire aussi autre chose, je veux dire que le travail fait par l'Occident sur la Grèce est fantastique. Sans ce travail, nous ne saurions rien ou presque, parce qu'il y a encore dans le Mont Athos des manuscrits qui sont gardés par les moines, là. On sait pas ce qu'ils ont, pratiquement. Ils ont peut-être des textes que nous avons perdus. Bon ! Et en même temps, il y a d'abord un ensemble de... de *misrepresentation*, comme on dirait en anglais, de fausses représentations où on voit de façon flagrante l'ancrage des philologues les plus savants, des interprètes les plus savants, à l'imaginaire de l'Europe. Une de ces « mésinterprétation », c'est, par exemple, *polis*. En français, encore, ça va, on dit « la cité ». Les Anglais, c'est à peu... Mais les Allemands, qui ont été les grands maîtres de la philologie grecque pendant 150 ans, comment ils ont traduit *polis* ? « Der Stadt ».

**Vassilis Vassilikos** – Nous, nous étions découvert par les Allemands, les Allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle, XIX<sup>e</sup>. Alors eux, ils ont imposé leur vue de l'Antiquité, et leur vue de la tragédie et de la comédie. Des Allemands qui d'ailleurs ne venaient pas du tout en Grèce parce qu'ils avaient peur de prendre des microbes. Ils l'ont tout inventée à leurs laboratoires.

**Cornelius Castoriadis** – Or, je possède un numéro du journal théorique des *SS Jugend* daté de juillet ou septembre 1939. Parce que les nazis, ils avaient fait aussi ce commerce, ils essayaient de se représenter comme les continuateurs de l'esprit grec, etc. C'est une énorme mystification. Bon ! Et en effet, dans le fameux discours de Périclès, l'épithète, le discours sur les morts, de la première année de la guerre, si chaque fois que Périclès dit *polis*, vous remplacez le mot *polis* par le mot « état », vous avez un discours fasciste. C'est-à-dire, « chacun de ces jeunes, dit Périclès, est mort pensant qu'il est bon de mourir pour la *polis* ». La *polis* c'est quoi ? C'est les Athéniens, c'est-à-dire de mourir pour ces concitoyens concrets. Dans l'allemand, ça devient « chacun est mort pour l'État » !

**George Steiner** – Un Grec pourrait nous dire « Arrêtez ! Vous n'y comprenez rien. C'est un désastre ce que vous dites, parce que nous, les Grecs, on avait une tradition qui nous était propre et vous êtes venus, vous, et avant tout les Allemands, nous prendre notre héritage et le tourner en métaphysique européenne depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. » La grande révolution de l'idéalisme allemand. Et un Grec pourrait dire « c'est vous qui avez réintroduit dans notre passé tout ce trouble, tout ce conflit, tout ce vertige malsain du sophiste, du dialogue, que la grande dialectique, et le mot existe pleinement en grec, la dialectique à laquelle vous pensez, qui est celle de Hegel et Marx, nous, on n'en a jamais voulu. » Alors il y a là un paradoxe assez amusant, peut-être c'est nous qui avons imposé à l'histoire de la langue et du mythe grec, notre métaphysique européenne moderne, mais on peut plus s'en sortir.

---

<sup>1</sup> Justin de Naplouse, dit aussi Justin le Martyr ou Justin le Philosophe, apologète et martyr chrétien, né à Naplouse, en Cisjordanie, entre 100 et 114, et mort à Rome fouetté, puis décapité, entre 162 et 168.

**Renate Schleisser** – Moi, je dirais que la Grèce imaginaire fait partie de l'héritage commun de l'Europe. Que pour tous les pays, si on veut, de l'Occident, pour tous les pays occidentaux, la Grèce a toujours eu un certain côté d'images, de fantasme, de quelque chose qui a hanté aussi pas mal de siècle, pas mal de penseurs, pas mal de courants d'idées et même de courants politiques. Et pour l'Allemagne en particulier, je pense, la Grèce modèle a joué un rôle très très important dans l'histoire de l'Allemagne, parce que, on ne doit pas oublier qu'en Allemagne, la Grèce a servi comme modèle d'une unité qui n'existait pas politiquement en Allemagne. Ce mouvement de libération a été, dès le début, un mouvement qui s'inspirait de la Grèce, des Grecs et surtout de l'art des Grecs. Pas tellement de la littérature des Grecs, mais de l'art plastique, de la peinture des Grecs. Mais, dans ce contexte qui est très passionnant, c'est que l'identité que l'on suggérerait entre ce modèle que l'on devait imiter, c'est-à-dire le modèle grec, et l'Allemagne, était un modèle qui se basait sur une sorte de parenté innée.

**George Steiner** – Nous sommes en train de dialoguer ensemble dans un pari qu'agite même dans les médias, et même à un niveau assez populaire, la querelle autour de Heidegger qui effectivement, disait que l'Allemand seul a une immédiateté de rapport aux Grecs, et particulièrement aux Grecs archaïques, aux Grecs des présocratiques, aux Grecs de l'aube, du début, du grand matin avant Nietzsche. Et bien on voudrait lui dire, mais c'est, c'est, c'est bête ça, vraiment comment peut-on dire une telle chose. Personne n'a un accès privilégié. Et on voudrait dire : dans chaque littérature, dans chaque langue, il y a par exemple des grandes traductions des Grecs, de Homère, d'Hésiode, des premiers mythes, des premiers philosophes, donc ça ne peut pas marcher cette histoire. Et on voudrait tout à fait rationnellement dire à ce sinistre et grand monsieur « Mais ne nous racontez pas des balivernes chauvines et politiquement très dangereuses ! » Voilà ce qui serait la réponse raisonnable. Et une fois que je la donne, je dis mais, mais, mais, avec une incertitude intérieure croissante. Il y a eu dans la philosophie allemande, depuis... depuis Herder, depuis Hölderlin, Schelling, Fichte, mais à travers Nietzsche et jusqu'à Heidegger, une sorte d'affinité élective avec la matière du mythe grec, avec le personnage du sophiste, avec tout le conflit entre la cité et la *polis* et le poète qui est partie de la tragédie de l'Allemagne, bien sûr. Il y a un célèbre livre anglais d'il y a une cinquantaine d'années, vous le connaissez, de Mme Buttler, qui a écrit un livre *L'emprise du despotisme de rêve grec sur l'âme allemande*<sup>2</sup>. C'est aussi le despotisme et on dit que la rouille du souvenir, c'est la fausse nostalgie. Il faut penser à ça. Mais, mais, il n'y a pas de doute qu'il y a certains poètes, grands poètes, dans la littérature européenne, que Pindare aurait connus comme collègues, collègues de par la sensibilité, par leur vision de ce que c'est que d'être un poète, et ceux-là, je crois qu'ils se nomment Hölderlin et Rilke.

**Renate Schleisser** – Ce qui a fasciné, en ce qui concerne, ça a été la possibilité d'élaborer une nouvelle croyance, une nouvelle croyance, une nouvelle religion même, qui s'inspire de la religion grecque ancienne. En 1935, il y a eu un livre publié par une germanisante anglaise, Miss Elisa Buttler, avec le titre *The Tyranny of Greece over Germany, La tyrannie de la Grèce sur l'Allemagne*, et ce livre a expliqué que tout ce qui a été funeste pour le développement philosophique et politique de l'Allemagne, ça a été cette croyance à une Grèce imaginaire et que toute la métaphysique allemande, toute la philosophie allemande, même ceux qui ont critiqué l'idéalisme, comme c'était le cas de Nietzsche, n'est-ce pas, même ceux qui n'ont pas cessé à critiquer la logique, la métaphysique, la grammaire de toutes les langues, comme c'était le cas de Heidegger, alors tout ça a été préparé par cette croyance aux Grecs.

---

<sup>2</sup> Elisa Marian Buttler, *The Tyranny of Greece over Germany: A Study of the Influence Exercised by Greek Art and Poetry over the Great German Writers of the Eighteenth, Nineteenth and Twentieth Centuries*, Cambridge: Cambridge University Press, 1935.

C'est peut-être pas très connu en France qu'au versant du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, il y a eu des... il y a eu des... rencontres d'intellectuels à Munich et ailleurs qui ont élaboré des rituels dionysiaques, sur les traces de Nietzsche et Hölderlin. Et cette sorte de croyance agit, cette sorte de croyance qui devenait un néo-paganisme, cette croyance était d'abord propice à tout un mouvement d'idées irrationnelles qui menaient directement et aussi indirectement au nazisme, et au début, par exemple, du gouvernement des nazis, c'est-à-dire en 1933, il y a eu un poète allemand qui s'appelait Gottfried Benn, et ce poète s'était inspiré, jusqu'ici déjà, énormément de la tradition grecque, romaine, en même temps. Et lui, il écrivait une sorte de charte, si on veut, une sorte de programme pour les intellectuels pro-nazis, qui s'appelaient *Die Dorische Welt, Le monde dorien* (1934), et dans ce texte, il faisait une peinture de la Grèce dorientale, c'est-à-dire de l'état de Sparte, comme une Allemagne nazie avant la lettre, et Apollon, lui-même, était présenté comme le dieu dorien par excellence, ce qui est faux d'ailleurs. Et cet Apollon apparaissait comme le dieu des nazis.

**VOF** – En 776 avant J.C., un certain Coroebos gagnait une course aux premiers jeux d'Olympie. C'est la première date mémorisée en Europe. Notre histoire commence avec Coroebos qui courrait sûrement moins vite que Ben Johnson. Les Jeux de 1936 furent une rencontre de Grèce imaginaires. Coubertin n'avait-il pas dit que le sport, c'était la guerre réduite à ses vertus. C'était un exemple extrême. Il reste que la Grèce, ou du moins l'idée de la Grèce, a pu nourrir la pensée totalitaire et qu'il lui arrive encore de le faire. D'où l'urgence d'aller chercher le mot grec qui en est théoriquement le plus sûr antidote, le mot démocratie.

[titre] « prochain épisode / DÉMOCRATIE / ou / la Cité des Songes »